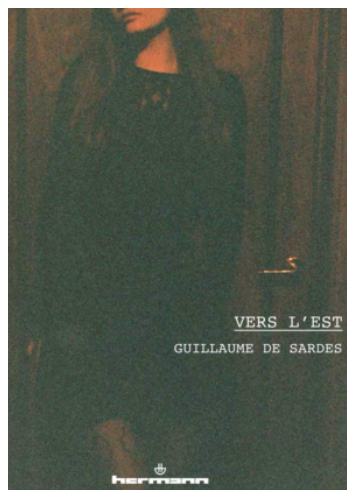


**J.-Cl. Lebensztein, É. Poitevin, C. et M. Troisgros**  
**Servez citron**  
 Macula, 280 p., 45 euros

Éric Poitevin, photographe dont les portraits d'anciens combattants pris à la chambre en 1985, la série des *Religieuses* réalisée à Rome ou bien les séries animalières plus récentes ont fait date, séjourne plusieurs fois en 2018-19 dans le restaurant Troisgros, près de Roanne, pour gambberger avec Michel Troisgros à la réalisation d'un livre autour de la cuisine. Quoi ? Un ènième livre avec de belles photos appétissantes ? Pas très passionnant pour un photographe dont la nature morte culinaire est à mille lieues de ses préoccupations artistiques. L'idée de faire un anti-livre culinaire prend forme dans la tête de Poitevin. Il va poser son appareil et son studio portatif dans les cuisines, à côté de la desserte, pour photographier les assiettes vidées de leur contenu par les clients. Traces de saucage sauvage d'un *Chevreuil au gomasio* éliminé sans scrupule, reste d'os minutieusement grignoté d'un *Carré d'agneau brûlé* pour n'en rien laisser, coquille d'une *Saint-Jacques Boulez* (sur incises) échouée avec un infime reste de jus après le rissac, délicat nappage abstrait façon Tal Coat d'une *Escalope de saumon à l'oseille*, *Rouge aux lèvres* très cosmétique (mais non approuvé par Twombly), autant de *tondis* culinaires singuliers photographiés comme des pièces à conviction selon un dispositif Bertillon. Le tout est accompagné de *Restes de table*, texte de Jean-Claude Lebensztein sur les manières de table glanées ça et là (une table d'ouvrages cités est dressée) mixant humour, anecdotes et érudition, saupoudré de quelques recettes maison afin de reconstituer les assiettes vides, et de celles de François Pierre dit de La Varenne, cuisinier du marquis d'Uxelles, tirées de l'ouvrage *le Cuisinier français* (1651), considéré comme le premier livre de cuisine moderne.

Philippe Ducat



**Guillaume de Sardes**  
**Vers l'Est**  
 Hermann, 164 p., 20 euros

*Vers l'Est* témoigne des séjours du photographe et écrivain Guillaume de Sardes, cette dernière décennie, dans les grandes villes de l'ancien bloc de l'Est. Cette réalité importe car, lorsque l'histoire refait surface, la période soviétique s'impose, à l'exclusion des époques antérieures : ce sont les fastes passés de l'hôtel Président de Moscou ou le sens perdu d'une pyramide monumentale dans le centre de Riga. Mais cette réalité s'efface dans l'objectif du photographe qui, sans jamais vraiment fuir le motif, privilégie la latence et le suspens. À tel point qu'on se demande parfois ce qui a retenu son attention et qu'on finit par se dire qu'on a, paradoxalement, rarement vu de photographies aussi fixes. « Récit de voyage ? Par la bande », écrit Paul Ardenne dans la préface. Ces images sont avant tout des ambiances, des métaphores d'un état d'esprit, voire d'un état d'âme. Guillaume de Sardes confirme qu'il appartient à la tradition française des photographes voyageurs qui, incarnés par Bernard Plossu ou Raymond Depardon, associent étroitement découverte de l'Ailleurs, rencontre de l'Autre et exploration du Moi. Mais s'il partage ici, dans les portraits féminins qui ponctuent le livre, l'érotisme discret de Plossu, il est plus pudique que Depardon. Les textes qui accompagnent les images ne sont pas effusifs. Souvent factuels, ils sont la mémoire à l'œuvre qui garde des souvenirs nets mais partiels. Plus analytiques, ils élaborent par fragments un art poétique. Ils ne doublonnent jamais les photographies dont ils font ressortir l'expressivité retenue servie par des effets de flou et un grain éclaté. Guillaume de Sardes fait partie de ces auteurs qui croient encore – ou à nouveau – en la possibilité de rendre compte sincèrement d'une expérience intime du monde.

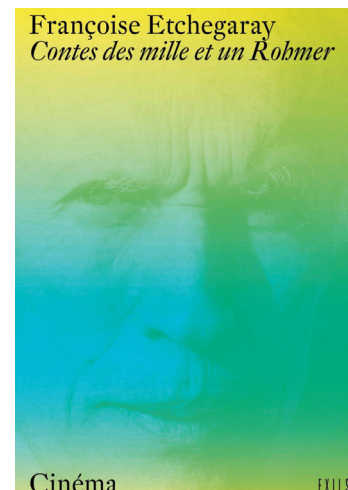
Étienne Hatt



**Édouard Taufenbach**  
**L'Image dans le miroir**  
 L'Artière, 78 p., 55 euros

Il y eut d'abord *Spéculaire*, série de photocollages d'Édouard Taufenbach, présentée galerie Binome, à Paris, au printemps 2018. Aujourd'hui, il y a *L'Image dans le miroir*, premier livre du jeune artiste, qu'il a lui-même mis en page. Or, si l'ouvrage reprend ses travaux élaborés à partir de la collection de photographies vernaculaires de Sébastien Lifshitz, il est si audacieux et inventif qu'il permet non pas, comme souvent, de moins bien voir ou revoir les œuvres de l'exposition mais, au contraire, d'en avoir une expérience encore plus complète. On commence à connaître la collection Lifshitz dont des aspects furent montrés aux Rencontres d'Arles (*Mauvais genre*, 2016) ou, l'année dernière, au Centre Pompidou, à la faveur de la programmation consacrée au réalisateur des *Invisibles* (2012). L'homoérotisme y est très présent mais, de manière plus générale, c'est la liberté des corps qui a retenu l'attention de Taufenbach. Ces images en noir et blanc de loisir, de plaisir et de désir sont des photographies intimes mais aussi de simples photographies de vacances. Taufenbach les reproduit d'abord à plusieurs exemplaires, parfois dans des dimensions différentes, puis les découpe et en réagence les parties dans une composition qui semble emprunter à la stéréoscopie et à la chronophotographie. L'artiste souligne un aspect formel ou narratif – les courbures d'un corps, un geste – ou réinterprète complètement l'image. Dans tous les cas, il l'anime. Le livre amplifie ce phénomène en faisant entrer le lecteur dans l'opération de fragmentation de l'image conduite par Taufenbach, qui reproduit la plupart des photocollages à cheval sur le recto et le verso d'une page. *L'Image dans le miroir* confirme que l'iconoclasme au scalpel de Taufenbach est, en fait, au service de la vue.

Étienne Hatt



**Françoise Etchegaray**  
**Contes des mille et un Rohmer**  
 Exils, 220 p., 22 euros

Plutôt que d'analyser comme d'autres l'œuvre du cinéaste, Françoise Etchegaray s'attache au *making of* des films de Rohmer dans sa dernière période. Durant les vingt-sept ans où elle fut sa plus proche collaboratrice, elle a accumulé des notes et des souvenirs, qui font d'elle le témoin irremplaçable de son processus de création. Les inspirations, la démarche esthétique, les lubies et les manies de ce cinéaste hors normes, né en 1920 et qui aurait donc eu cent ans cette année, détonnent, dans un monde du cinéma où ils n'ont rien d'exemplaire : Rohmer constitue en effet un cas à part parmi ceux que Godard nommait *les professionnels de la profession*. De sa formation littéraire et de ses engouements de cinéophile, longtemps rédacteur aux *Cahiers du cinéma*, Rohmer a tiré une énergie créatrice plus encore qu'un bagage artistique. Il est ainsi resté attaché à la forme narrative dans ses scénarios où prédomine la forme du conte, des *Contes moraux* (1963-72) aux *Contes des quatre saisons* (1990-98). Certains furent des adaptations d'œuvres littéraires, de *Perceval le Gallois* (1978) jusqu'à son dernier film *les Amours d'Astrée et de Céladon* (2007) d'après Honoré d'Urfé. Il a su imposer un style et un ton personnel raffiné mais sans affecterie. Sur les tournages, il s'entourait de jeunes femmes : des techniciennes, des actrices, Françoise Etchegaray, sa productrice... On le rattache à la Nouvelle Vague, alors qu'il semble plutôt tourner le dos à la mode comme à la modernité. Se tenir dans l'intimité de ce créateur exigeant et solitaire a appris à l'auteure la modestie. Elle réussit à communiquer, avec verve, drôlerie et perspicacité, la force tranquille de cet esthète plein d'esprit. C'est une leçon de vie plus encore qu'une leçon de cinéma.

Claire Margat